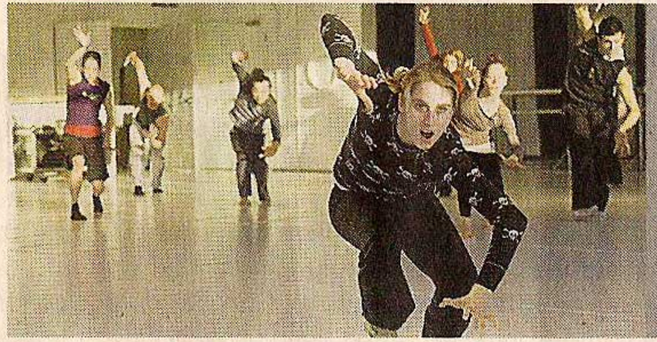
sur cyberpresse.ca

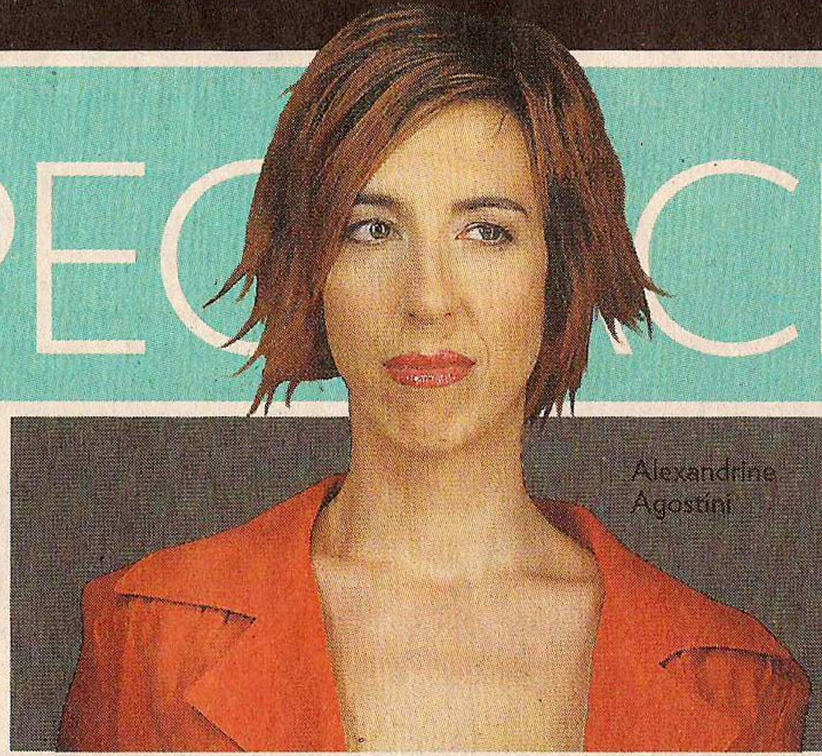
EX-CENTRIS
Réagissez à la fermeture prochaine du cinéma Ex-Centris sur **moncinema.ca/siroka**

BLOGUE
À quoi sert Radio-Canada? demande Richard Therrien. Répondez sur **cyberpresse.ca/therrien**

ARTS ET SPECTACLES



DANSE
LE NOUVEL ESPACE DE MARIE CHOUINARD
PAGE 2

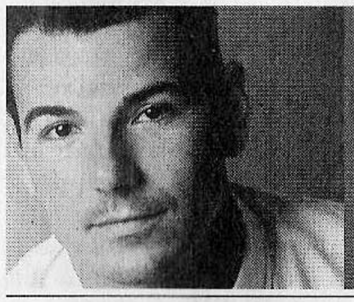


Alexandrine Agostini

DUMAS
UN PSY À L'ÉCOUTE
PAGE 4

ARTS ET SPECTACLES

Allô, allô ? Un psy à l'écoute



HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Macha, Éric et Valérie en consultent une dans *Tout sur moi*. Jean-Michel et Maude ont partagé la même (Geneviève Brouillette) dans *C.A.* Normand Brathwaite déverse les angoisses de sa *Grosse vie* dans le bureau de la sienne (Edith Cochrane). Et comment oublier la désaxée, mais ô combien savoureuse Justine (Alexandrine Agostini) dans *Rumeurs*?

Bref, les psychologues, comme, tenez, Gary (Benoit Gouin) dans *Le monde de Charlotte*, pullulent dans les séries québécoises. Même constat au petit écran américain. Meredith Grey, Tony Soprano, nommez-les, ils se confessent tous, une fois par semaine, dans le cabinet d'un professionnel.

La chaîne HBO (et Super Écran chez nous) diffuse même la quotidienne *In Treatment*, qui montre les rencontres d'un psy tourmenté (Gabriel Byrne) avec quatre de ses patients. Ce psychologue s'étend lui-même sur le divan d'une collègue thérapeute, question de ventiler, de souffler et d'éclaircir ses idées.

S'inscrivant dans cette mouvance, *Les mardis de Béatrice*, où l'héroïne, une publicitaire insomniaque, confie ses tracas à un psy qui facture ses services 85$ l'heure. Comme vous êtes perspicaces, vous avez déjà deviné que leurs séances d'analyse se déroulent tous les mardis.

Publié en 2004 chez Libre Expression, ce bouquin de 196 pages a été écrit par Francine Tougas, ex-scénariste de *Bibi et Geneviève*, *Zap* et *À plein temps*. Jointe hier, l'auteure n'a pas commenté l'état embryonnaire du projet. La productrice attachée aux *Mardis de Béatrice*, Josée Vallée, de chez Cirrus, n'a pas rappelé *La Presse*. Et, pas de bol, TVA s'est emmurée dans le même silence.

Y a-t-il un secret d'État si explosif dans *Les mardis de Béatrice* pour que tous ses détenteurs le gardent aussi jalousement? Si oui, embauchez Jack Bauer. Pour s'assurer d'une sécurité maximum. Sinon, répondez au téléphone, seigneur!

Le roman de Francine Tougas, qui a récolté des critiques élogieuses, dépeint Béatrice comme une jeune professionnelle du Plateau Mont-Royal en crise, qui sacre abondamment et dont le tempérament explosif cache mal le besoin de gratter les bobos de son âme. Sa mère souffre d'Alzheimer. Son père, médecin, a «*fucké* sa vie». Son frère? Mort trop jeune. Voilà un personnage complexe et touffu comme la télévision les aime. Cette Béatrice me fait beaucoup penser à Sophie Paquin, mais faudra voir ce qui restera du livre dans son adaptation télévisuelle.

Francine Tougas roule sa bosse, comme comédienne et scénariste, depuis plusieurs années. En 2006, elle a accouché du documentaire *Survivre* sur la tragédie de Dorion où, le 7 octobre 1966, 19 élèves d'une polyvalente ont péri dans une collision entre leur autobus scolaire et un train du CN.

Les cotes montent!

C'est un classique de janvier: les cotes d'écoute grimpent. Toujours. Phénomène facile à décoder. Le froid pétrifie la province et les téléspectateurs s'encabanent.

Lundi soir, Radio-Canada a connu une super séquence avec *Les Parent* (1 173 000), *L'auberge du chien noir* (1 146 000) et *Les Boys* (1 214 000). Même *Dr House* a franchi le million à TVA (1 026 000). Le premier épisode de *Tout sur moi* a intéressé 637 000 fans. *Virginie* a chatouillé les 900 000 téléspectateurs, tandis que *Les gags* de TVA ont fait rigoler 1 008 000 personnes. Pour les lecteurs qui ont posé la question, *Annie et ses hommes* reprend l'antenne en février.

COURRIEL

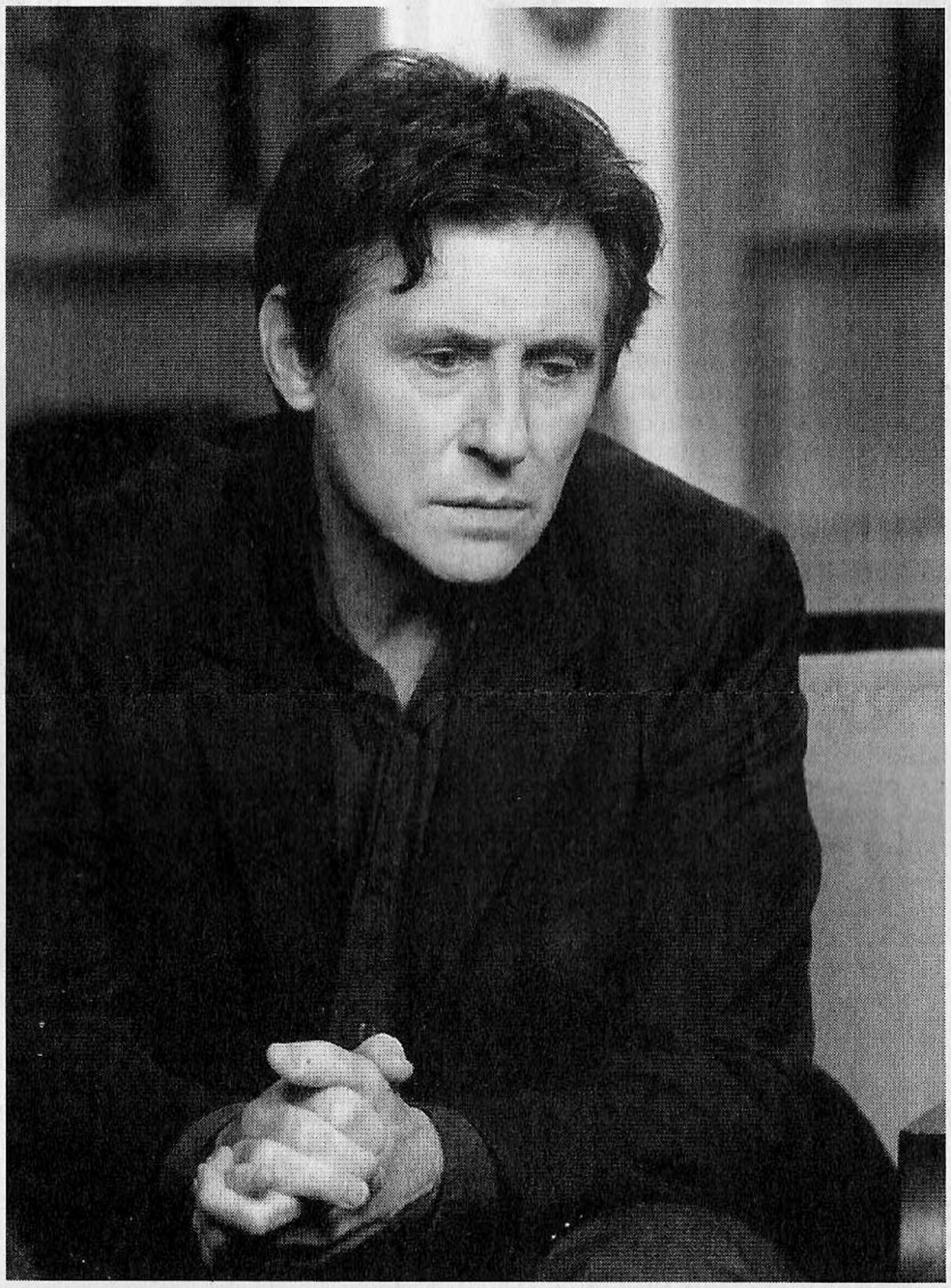


PHOTO FOURNIE PAR SUPER ÉCRAN

Texte, mensonge et porno

ALEXANDRE VIGNEAULT
CRITIQUE

Le jeune dramaturge Étienne Lepage a admis que *Rouge gueule* est un acte de provocation. Il a d'ailleurs tout fait pour arriver à ses fins. Sa pièce transgresse tous les tabous, regorge de gros mots et laisse parfois sans voix tant ses personnages disent des choses qui ne se disent pas. Ou, pire, les font. Sa force ne tient toutefois pas tant au caractère cru du texte, mais à tout ce qu'il laisse en suspens.

Rouge gueule est composé de 17 tableaux. Souvent, ce sont des monologues. L'une menace de castrer son *chum*. L'autre «philosophe» sur le malheur des gens laids. Chacun donne l'impression de livrer le fond de sa pensée, de cracher une rage authentique, de révéler ses blessures ou ses fantasmes les plus intimes.

Or, ce n'est pas parce que ces personnages disent quelque chose qu'ils le pensent vraiment. Ou peut-être seulement pendant un instant. Mais cet instant est-il si révélateur? Contribue-t-il à définir qui ils sont vraiment? Met-il au jour un désir ou une vilenie que leur éducation (ce ne sont pas des paumés, leur costume les place tous dans la classe moyenne) et la société dans laquelle ils vivent leur a appris à cacher?

Derrière ces répliques directes comme des coups de poing, il y a surtout de l'ambiguïté. Un flou que la mise en scène extrêmement habile de Claude Poissant contribue à épaissir ou à disperser, selon les scènes. Il a orchestré les voix de ses 10 acteurs, trouvant un ton pour chaque monologue. Des propos insensés sur le viol deviennent une fanfaronnade d'adolescente. Le désir d'une mère pour un copain de son fils révèle à la fois sa soif d'amour et son esprit calculateur.

Il n'y a aucune scène, ou presque, où l'assistance n'est pas traversée par un frisson de malaise. Ou par un rire, franc ou carrément nerveux. Nos attentes sont presque toujours adroitement déjouées, parfois par des scènes qui désarçonnent complètement.

Rouge gueule compte bien sûr un petit nombre d'imperfections. Des enchaînements aux engrenages grinçants, des choix discutables quant au jeu (la première scène n'est pas convaincante) ou au contexte dans lequel certains monologues sont placés. Des détails qui ne pèsent pas bien lourd devant la force de l'ensemble.

Jacques Girard livre une performance mémorable dans l'une des scènes les plus dérangeantes du spectacle. Hubert Lemire se révèle charismatique, alors que Jonathan Morier est d'une justesse extraordinaire dans son rôle de grand timide à l'esprit plus retors qu'il n'y paraît.

Annette Garant est parfaite dans le rôle de la femme élégante et accomplie mais peut-être encore à la recherche de son prince charmant. Alexandrine Agostini fait, quant à elle, deux apparitions marquantes et clôt le spectacle de manière époustouflante.

De cette suite de tableaux, de ces intenses bribes de vie, se dégagent des esquisses de personnage et non pas une trame narrative, mais une cohérence. *Rouge gueule* renvoie l'image d'un monde peut-être secrètement peuplé d'hystériques potentiellement psychopathes et de manipulateurs dénués de compassion. Ou d'une société confrontée à l'effritement de ses valeurs, pénétrée par le langage de la porno et de la violence. La balle est dans notre camp.

***Rouge gueule* à Espace Go jusqu'au 14 novembre.**

ARTS ET SPECTACLES RENTRÉE THÉÂTRE

TEXTES : SYLVIE ST-JACQUES

Nous avons réuni 10 des comédiens qui seront les plus présents sur nos scènes cet automne pour le
1. POURQUOI JOUEZ-VOUS? 2. QUEL RÔLE VOUS A LE PLUS MARQUÉ? 3. AVEC QUI F
Voici, dans l'ordre - et sans fard - toutes leurs réponses.

ALEXANDRINE AGOSTINI

1. « Pourquoi je joue? C'est comme si on me demandait pourquoi je suis bipède! C'est le métier qui m'a choisie, pas le contraire. Jouer est le meilleur passeport pour tout: cela permet d'avancer le temps, d'arrêter le temps, de retourner en arrière. C'est pour moi la meilleure façon de comprendre l'humanité, de me comprendre et... de ne pas avoir de casier judiciaire! J'ai toujours été intense, et le jeu m'a permis de canaliser une violence. Le jeu me fait rencontrer d'autres cultures, des personnages qui ont différentes perceptions des choses. Je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses dans la vie qui m'intéressent, mais je m'en lasse. Incarner quelqu'un me permet de me concentrer sur quelque chose pendant un certain temps et ensuite passer à autre chose. Je n'ai pas besoin d'apprendre à être infirmière pour le reste de mes jours! Il y a aussi quelque chose de guérisseur dans ce métier. Jouer m'a permis de traverser plusieurs épreuves, c'est à la fois un tremplin et un garde-fou.

2. Quand j'ai lu *L'obéissance* de Suzanne Jacob à Suzanne Jacob, dans la salle de l'Espace Libre. J'interprétais tous les personnages de ce livre qui est fondateur et fondamental pour moi.

3. Il y en a tellement! Paul Savoie, Isabelle Vincent, Chantal Collin, Sylvie Drapeau...

Du 20 octobre au 14 novembre, Alexandrine Agostini joue dans *Rouge Gueule* à Espace GO, une production du théâtre PÀP d'un texte d'Étienne Lepage (mise en scène de Claude Poissant), dans laquelle 10 personnages font tomber les tabous en disant tout ce qu'ils pensent.

jamais pu vivre autrement. Et plus j'avance en âge, plus je m'amuse! Dans le jeu, naissent des mondes troublants, intenses, fragiles. C'est ma façon de me mettre en danger, sans faire du sport extrême. J'aime ce milieu effervescent, qui me permet d'être toujours entourée de créateurs. Il y a des moments, au théâtre, où le temps est suspendu, où les spectateurs sont dans une même respiration. C'est quelque chose qui me bouleverse, cette vérité, cette façon d'être totalement dans le moment présent. »

2. Rosana dans *Le temps d'une vie*, de Roland Lepage, qui racontait l'histoire d'une femme de sa naissance à sa mort.

3. J'ai eu le bonheur de jouer avec beaucoup d'acteurs extraordinaires, et je trouve qu'il est toujours agréable de s'ajuster à chaque personnalité. La chose la plus importante reste l'esprit d'équipe, la confiance.

Du 20 octobre au 21 novembre, Muriel Dutil prend la peau d'un médecin dans *Sacré Cœur* à Espace Libre, projet né d'une collaboration entre Alexis Martin et l'urgentologue Alain Vadeboncoeur, qui nous fait vivre une nuit dans des urgences montréalaises. Elle joue aussi dans *Hippocampe* au Quat'Sous.

SYLVIE DRAPEAU

1. « Le jeu, pour moi, permet d'accéder à un espace qui me connecte à l'infini. Entre 20h et 22h au théâtre, le temps n'existe plus, on entre dans un lieu sacré, qui nous connecte à une pureté. Mais ça, ce n'est que la pointe de l'iceberg: il y a aussi tout le tra-

3. J'aimerais j
en a plusie
comme Robert L

**Du 29 septembr
glisse dans la pea
tramway nommé
Vert. Elle fait aus
Quat'Sous.**

CATHERI

1. Le théâtre e
chose d'org
rencontre d'hum
cette rencontre
rencontre, c'est
de transformati
de conscience,
quelque chose
nécessité de pre
mes réflexions e
est une forme d'
y a également la
un regard sur le
auteur ou d'un
logique qui vie
nage. Jouer, c'es
et tout ce qui le

2. Celui que j
mon show

3. Marc Bélan

★★★★

« À la fois comique et politique, sensible et décapant.. »

Alexandre Vigneault, LA PRESSE

★★★★

« Un faux-documentaire astucieux et enjoué... »

Geneviève Royer, THE GAZETTE

★★★★

« Une petite merveille.. »

Dimitri Katadotis, HOUR

« L'un des rendez-vous cinématographiques les plus excitants de l'automne.. »

Martin Bilodeau, LE DEVOIR

FILM TONIC

LE DEVOIR, 18/19 NOVEMBRE 2009

Labo urbain

LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO

Écrit et réalisé par Philippe Falardeau. Avec Paul Ahmahrani, Stéphane Demers, Geneviève Néron, Jules Philippe, Alexandrine Agostini, Marie-Andrée Corneille. Image: Josée Deshaies. Montage: Sophie Leblond. Québec, 2000, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Christophe (Paul Ahmarani), ingénieur mécanique, au carrefour de la trentaine, est depuis peu sans emploi. Son colocataire, Stéphane (Stéphane Demers), comédien de théâtre et cinéaste en herbe, lui propose de le suivre, caméra à la main, dans ses activités quotidiennes et ses démarches d'emploi. Son but: réaliser un documentaire sur le chômage, alimenté d'une réflexion personnelle sur l'économie mondiale, laquelle réflexion séduit une petite boîte de production, qui lui procure les outils nécessaires à la poursuite de son projet. De ludique et amical, le jeu, et le sentiment permanent d'être observé dans lequel il emprisonne le sujet, cède bientôt à l'amertume, effritant peu à peu le rapport de confiance des deux hommes, qui voient dans l'autre la confrontation de ce qu'ils sont.

Partant de cette proposition qui jongle avec les notions de faux documentaire et de fiction-vérité, le cinéaste Philippe Falardeau (*Pâté chinois*) propose avec *La Moitié gauche du frigo* une œuvre mature, intelligente, souvent ironique, sur l'existence individuelle, le rôle social et le dédoublement, qui s'inspire des films de Nanni Moretti et Michael Moore, et rejoint les cinémas de Ken Loach et Claude Fortin.

Émule de la *Course Destination Monde*, élève de Jacques Godbout (*Le Sort de l'Amérique*), Falardeau trouve ici un ton juste, qui lui est personnel, pour raconter une réalité qui le rejoint et le préoccupe, celle des professionnels pour qui le travail constitue le noyau identitaire d'une personne. C'est à une dissection «en direct» de ce noyau qu'il nous invite dans *La Moitié gauche du frigo*, où le héros, observé comme un rat dans le laboratoire urbain, découvre peu à peu que son échec est attribuable à son désir, jusque-là inconscient, de se réaliser ailleurs.

Le héros, observé comme un rat dans le laboratoire urbain, découvre peu à peu que son échec est attribuable à son désir de se réaliser ailleurs

Aussi le film, dans sa seconde partie, parle-t-il davantage de la difficulté du héros à identifier ses désirs qu'à la critique d'un système social, que Falardeau éclaire de plus en plus comme un aparté de la fiction. De fait, tous les personnages secondaires, chacun représentant une réalité connexe, tiennent lieu de bornes lumineuses à un parcours que Christophe se refuse à faire, puisqu'il l'amène loin de ce qu'il croit être le siège de son être: son statut professionnel.

Or, plutôt que d'esquisser sommairement ces personnages secondaires, de les réduire à leurs fonctionnalités, Falardeau les a travaillés, les a approfondis, puis les a confiés à des acteurs vraiment exceptionnels, naturels, intelligents, qui se consacrent généreusement à la cause du film sans jamais voler la lumière au duo d'avant-plan, que Demers et Ahmarani défendent avec brio. Ainsi, dans le rôle de la caissière du supermarché et artiste-peintre dont Christophe s'éprend, Geneviève Néron, la révélation du film, est un rayon de soleil dans un cinéma québécois trop longtemps abonné aux mêmes visages. Pour sa part, en avocate d'Action-chômage inculquant quelques notions de gros bon sens au héros, Alexandrine Agostini joue son personnage de façon si réaliste qu'on croirait voir un documentaire.

Un sentiment que le cinéaste entretient au gré d'un remarquable exercice de style, où, sous des apparences frivoles et improvisées, se profile une véritable œuvre de mise en scène et de direction d'acteurs, cohérente et profonde, qui en fait l'un des rendez-vous cinématographiques les plus excitants de l'automne.

ARTS ET SPECTACLES

PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

Il y a peu de temps morts, beaucoup de turbulences, de singeries et de rires francs dans la pièce *Boeing Boeing*, qui met notamment en vedette Serge Postigo, Pierre-François Legendre et Alexandrine Agostini.

JUSTE POUR RIRE / *Boeing Boeing*

Le Québécois, son pote, ses fiancées et sa bonne

SYLVIE ST-JACQUES
CRITIQUE

Dérider le public de Juste pour rire, avec une comédie d'une incroyable légèreté, déjà vieille de quatre décennies, tel était le défi casse-cou de Serge Postigo, qui s'est attaqué à *Boeing Boeing*, de Marc Camoletti.

Tous les clichés sont au rendez-vous (l'Allemande rustre, l'Espagnole bouillante, l'Américaine olé olé...), dans cette comédie très sixties, où la caricature est aussi présente que sur la place Jacques-Cartier. Quant à l'intrigue, on ne saurait imaginer plus prévisible: un architecte qui mène de front une vie sentimentale avec trois jolies hôtesses de l'air, suscitant ainsi l'admiration de son vieux copain coincé et la réprobation de sa bonne acerbe. Il fallait s'attendre à ce que claquent les portes!

Sur papier, on pourrait croire que pour sa première expérience à la mise en scène, Serge Postigo s'est lancé dans une galère destinée à piquer du nez. Or, il s'avère non seulement un comédien comique formidable, mais aussi un excellent directeur d'acteurs.

Vous comprendrez que la qualité du jeu est cruciale pour rendre digeste cette pièce comico-rétro-kitsch qui « ne réinvente pas l'eau chaude » (pour paraphraser Berthe la bonne, défendue par la truculente Alexandrine Agostini).

L'efficacité de la mise en scène de Postigo tient certainement au goût de la démesure qu'il a insufflé à toute la production.

L'efficacité de la mise en scène de Postigo tient certainement au goût de la démesure qu'il a insufflé à toute la production. Chacune à sa manière, les trois actrices déguisées en hôtesses de l'air rétro (Catherine-Anne Toupin, Karine Belly et Marie Turgeon) esquissent à gros traits des fantasmes féminins. Leur jeu est intelligent, exagéré, débridé, délirant...

L'intrépide Alexandrine Agostini, dans les habits d'une bonne revêche et excédée, est un autre des nombreux points forts de *Boeing Boeing*. Serge Postigo et Pierre-François Legendre, de leur côté, composent un tandem de Québécois aux mœurs légères tout à fait hilarant. Que de bons mots, par ailleurs, pour l'adaptation « québécoise » également signée Serge Postigo, qui a ouvert les possibilités comiques de cette pièce.

Peu de temps morts, beaucoup de turbulences, de singeries et de rires francs dans cette folie estivale de deux heures. Il n'est pas donné au premier comique venu de réinventer le genre « maîtresse dans le placard ». *Boeing Boeing* s'acquitte de cette tâche avec fraîcheur et intelligence.

Boeing Boeing, texte de Marc Camoletti, adaptation et mise en scène de Serge Postigo, au Monument-National jusqu'au 18 juillet et du 6 août au 8 septembre au Chapiteau Bromont.

LES RIGUEURS DE L'HIVER

Beaver, une pièce de Claudia Dey à laquelle Philippe Lambert donne toute sa résonance.

Alexandrine Agostini et Marie Charlebois dans une scène de *Beaver*.

photo / Urbi et Orbi

À La Licorne, **Philippe Lambert** signe la mise en scène de *Beaver*, une pièce de la Torontoise **Claudia Dey** produite par la compagnie Urbi et Orbi. Un spectacle dont les thèmes ne devraient pas dépayser les habitués du charmant théâtre de l'avenue Papineau.

Nous sommes à Timmins, petite ville minière du Nord de l'Ontario. Empêtrées dans une profonde misère intellectuelle, engourdies par l'alcool et le froid, dévorées par les regrets et les remords, les femmes de la famille Jersey survivent. Dans cette famille dysfonctionnelle où elle a eu le malheur de naître, Béatrice s'accroche. Quand la pièce commence, sa mère vient de se suicider. Sous nos yeux, presque muette, Béatrice la fragile devient Beaver la blindée. Âpre et poétique, locale et universelle, la traduction d'**Yvan Bienvenue** est sans faute. L'espace imaginé par le scénographe **Olivier Landreville** et l'éclairagiste **Michel Beaulieu** parvient à traduire avec autant d'ingéniosité les intérieurs kitsch que les paysages sans fin. Les costumes de **Sarah Balleux** contribuent grandement à la truculence des personnages. La conception sonore de **Larsen Lupin** apporte à l'aventure un caractère country qui lui sied parfaitement.

Autour de Béatrice, campée avec beaucoup de retenue par **Brigitte Lafleur**, s'agite une galerie d'individus plus névrosés les uns que les autres. **Johanne Haberlin** personnifie avec sobriété et justesse le spectre de la mère. Dans la peau d'Edna, une grand-mère qui aligne verres et jurons, **France Arbour** est aussi drôle que terrorisante. Dans les habits de Nora, la tante coincée et pétrie d'angoisse, **Alexandrine Agostini** est parfaite. Pour défendre Sima, la tante dévergondée et vulgaire, **Marie-Josée Bastien** adopte toute la verdeur nécessaire. En Dorris, une femme qui est parvenue à briser le cycle de la fatalité, **Marie Charlebois** trouve l'un de ses plus beaux rôles. À la fois cinglé et extrêmement lucide, son personnage insuffle de l'espoir dans une pièce parfois très sombre. Incarnant Silo, le père absent et alcoolique, **Gérald Gagnon** s'en tire assez bien. Il forme avec Cowboy, un solitaire campé de manière si attachante par **Jean-Antoine Charest**, un tandem dont les divagations sont aussi incongrues que savoureuses. Avec *Beaver*, Philippe Lambert prouve qu'il sait se mettre au service d'un texte, avec pondération et empathie. ◗

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Jusqu'au 4 février
Au Théâtre La Licorne
Voir calendrier / **Théâtre**

Agostini prefers the people

GAËTAN L. **CHARLEBOIS**

In a Word: An actor doesn't get many chances to smack an audience in the face. First, not every role is written that way. Second, there's the possibility that even if such a juicy role comes by, it's botched. Thirdly, the smack-in-the-face roles are often short 'n' sweet so actors sometimes pass them over for the character that offers more lines and stage/screen time.

But sometimes – oh! so rarely – there is a character on TV who appears for a brief moment every once in a while, slaps you about and leaves you with breath held, hoping for a next appearance. Think of David Arquette's bizarro role on Friends as Phoebe's stalker, or Teri Hatcher's unforgettable girl-with-spectacular-boobs turn on Seinfeld.

More to the point, think of Alexandrine Agostini's miraculous recurring role as the wack-job shrink on Rumeurs. On the one hand, she gets results for her neurotic clients by forgoing coddling and instead nailing them to the wall. On the other hand, she is having a torrid sexual relationship with one – acting out scenes from Harlequin-style romance literature; straight-backed, brusque and arch-professional one minute and a kitten with a whip the next– and you don't forget a moment of her presence on the tube.

Mme Agostini is renowned for roles like that: in Les Bougon, Cover-Girl, Catherine and Fortier on TV, but also in cinema's Les Boys III, Elvis Gratton II, Québec-Montréal and La Moitié gauche du frigo. Hell! she's also proved herself in lead roles like for the bittersweet film Ma voisine danse le ska.

So we had to ask the lady a nasty question: which does she prefer – a small role that smacks or a large role in which she can breathe a little?

In a word: "For me, it's the people I am working with that's important – almost more so than the role I am given. I rarely think of what I will be playing; what excites me is who I'll be playing with. Both Rumeurs and Ma voisine were excellent experiences because the teams were excellent."

Him again!: Ex-Franc-tireur Benoît Dutrizac did a segment on the TQc show, once, about the troubled Haitian-Canadian kids of Saint-Michel. He gave permission to the NFB to use the piece in a documentary, Au nom de la mère et du fils. A comment he made, in the report, about "a gang of n----" ended up in the doc. Filmmaker Maryse Legagneur is saying fair's fair. Dutrizac disagrees. "Ostie. It's disgusting to (take it out of context like that)." Maybe if Ben reined in the mouth – "Islam is a stupid religion," n----- and ostie, f'rinstance – this kind of crap wouldn't happen to him every second

CULTURE

Dossier: Littérature

LE TEMPLE DES MOTS, ÉTUDE THÉÂTRALE

Le plaisir du mot

NADYNE BÉDARD ET SOPHIE POULIOT

Qu'est-ce que les mots ont à dire? Les mots veulent parler de leurs idées et, pour une fois, on leur laisse la parole. Le temple des mots, à l'Espace Libre jusqu'au 19 décembre, rassemble poètes, conteurs, acteurs et auteurs qui se donnent le mot pour remettre enfin au mot ses lettres de noblesse.

L'événement nous propose plusieurs activités, toutes plus littéraires les unes que les autres et qui montrent, de par leur diversité, la vaste étendue des formes que peut prendre la littérature.

Les mots

de Jean-Pierre Ronfard
et Sylvie Daigle

Le Nouveau Théâtre Expérimental nous propose une nouvelle étude théâtrale. La question posée est la suivante: «Les mots peuvent-ils, par leur seul charme, au mépris des conventions spectaculaires et des effets spéciaux de la haute technologie, engendrer un objet théâtral capable de retenir l'intérêt du public?». Ronfard et Daigle ont choisi de tenter l'exercice avec la pièce *Les mots*. Pour l'occasion, on nous invite à nous asseoir à des pupitres dans une salle de cours blanche ornée de mots peints en noir sur les murs. Une feuille manuscrite et un crayon nous attendent. Puis, un professeur passionné (Ronfard) débute une dictée (on comprend qu'il nous faut corriger «nos» fautes), s'emporte et nous entraîne dans son rêve.

En une série de douze tableaux présentant des situations toutes aussi différentes les unes que les autres, les comédiens nous montrent, avec beaucoup de plaisir, comment on peut jouer à l'infini avec les mots. On passe de la litanie à la dispute, aux négociations, à l'échange amoureux, au plaidoyer, de descriptions en descriptions, qui nous charment ou nous provoquent. Les prestations de Pascale Montpetit (toujours très vibrante), de Marcel Pomerlo et de Martin Dion sont particulièrement jouissives. Mais c'est Ronfard qui l'emporte à la fin, en professeur qui nous explique l'évolution d'un mot dans une rhétorique et un délire absolument hilarants. On en voudrait encore! Mission accomplie: oui, les mots transcendent la technologie!

Le poète fait le tour du chapeau

C'est au cœur d'un confort intime et voluptueux que le poète Christian Vézina nous passe le chapeau. Contrairement à la tradition, ce dernier ne le fait aucunement pour recueillir sa pitance, mais bien pour que l'esprit de nos doigts décide des poèmes qui nous serons récités. Excellent acteur, Vézina tire plus que bien sa plume du jeu en ce qui concerne ses propres compositions poétiques. Une délicieuse heure et demie qui se déguste âme grande ouverte.

Contes autour d'une table

Dans une autre variation de ce même climat de réclusion chaleureusement partagée, il nous est permis de nous joindre à une soirée de contes dont l'atmosphère défie toute tentative antérieure de

- JEAN-PIERRE RONFARD EN EXTASE DEVANT LES MOTS -

créer une intimité entre orateur et auditeurs. Bien entendu, il convient de bien choisir son conteur puisque, autrement, le risque de tomber sur une thématique qui nous ennuie serait plus que réel. Cet obstacle mis à part, l'heure et demie vaut d'être dégustée à grandes lampées.

Les soirées romanesques

Tous les lundis, Alexandrine Agostini, comédienne, nous fait la lecture. Le roman *L'Obéissance*, de Suzanne Jacob, elle l'a lu, relu, cité, offert en cadeau et en fait la lecture à ses amis dans son salon, atmosphère qu'elle a choisi de reconstituer à l'Espace Libre. Divans confortables, éclairage tamisé, encens, fleurs et café, elle nous invite, en grignotant, en fumant, à nous laisser aller. Avec, en prime, l'auteure à nos côtés. Génial! Avec aisance et justesse, elle nous fait vivre les joies et les malheurs de ses personnages. La formule a énormément de charme.

Il importe de saluer cette initiative de l'Espace Libre qui consiste à mettre les mots en lumière, de les mettre à l'avant-plan. Après tout, les mots ne sont pas qu'un outil de communication qu'il faut utiliser à bon escient, ils sont aussi un plaisir dont on serait sot de se passer.

Jusqu'au 19 décembre
à l'Espace Libre - Info: 521-4121